

Lucie Taïeb
(pour la bibliothèque des futurs)

De la même eau
monologue

Elle est claire, je te l'accorde. Et il y a une douceur. C'est un rivage. Les vaguelettes qui viennent mourir. Repartent. La douceur d'une baie. Pour dire ce bleu on dit toujours turquoise. Oui, très claire. Pas une algue. Pas une roche. D'où je viens ce n'est pas comme ça. Je ne sais pas si le sable est doux. J'évite le contact avec le sable. Non. Je n'ai pas chaud.

Je veux bien croire qu'elle est bonne.

Je ne souhaite pas me dévêtir. Rester debout ne me dérange pas. Je ne marche jamais pieds nus. Sinon chez moi. Je veux bien te croire, elle est excellente. Juste fraîche quand on entre. Cette morsure légère, aux chevilles, puis aux cuisses, à la taille, sur le torse. A chaque pas cette morsure légère, comme si la peau séchée par le soleil, par le sable, devait se réhabituer: à l'humide. A la fraîcheur. Mais on entre facile. Une brasse, deux, la tête. Divinement fraîche. Très peu de sel. Ou pas de sel du tout? On ne sent pas le sel. Ou le sel est doux, lui aussi. Les yeux ouverts sous l'eau, facile. Rien ne pique. Tout est fluide et souple et bientôt c'est ton élément naturel. Tu n'as jamais été rien d'autre qu'un corps plongé dans l'eau.

Tu ne m'as pas dit que tu aimais nager?

Je t'ai dit que j'aimais nager, je t'ai dit, aussi, que j'aimais le calme, la solitude, nous avons quitté la ville en train, au premier arrêt nous sommes descendus, une demi-heure du centre ville, nous avons traversé un village dont je ne me souviens pas, nous nous sommes engagés dans un petit sentier sableux, bordé de joncs, comme tant de sentiers qui conduisent à une plage, et nous sommes arrivés ici. Je ne sais pas exactement l'heure qu'il était, le soleil déclinait, je crois, nous n'avions ni chaud ni froid, tu m'avais dit de prendre un maillot de bain et j'avais obtempéré, en un clin d'oeil tu étais prêt, et l'instant d'après dans l'eau.

Tu es parti longtemps, je ne te regardais pas, je te parlais.

J'aime nager mais pas ici. Sur cette plage que je ne connais pas. On dirait que tout peut surgir, de derrière ou de devant, je ne pense à rien de particulier mais à tout. Tout peut surgir d'un paysage aussi vide. Ce n'est pas effrayant, mais appelle à la prudence. Et puis je sais reconnaître la mort quand je le vois.

D'où je viens l'eau n'est pas claire. Le sable est gris, le ciel est gris. On traverse quelques mètres d'algues et de coquilles. Elle est glacée. Les pieds bleuissent presque immédiatement et si le corps ne parvient pas à s'y faire il faudra ressortir.

J'ai nagé plusieurs mètres d'une brasse régulière jusqu'à la coque rouge du bateau. (C'est un souvenir. Un souvenir heureux.)

Je sais reconnaître la mort quand je la vois, et je sais bien que nous y sommes. Sur ton visage un sourire heureux, tu entrais dans l'eau tranquillement, te retournant vers moi, me faisant signe de te rejoindre, j'étais plantée, verticale, sur le bord, je t'ai vu nager loin puis disparaître, je ne me souciais pas de ton retour, car il faut déjà supporter pour soi le danger du monde, je ne peux pas davantage, je laisse aux autres l'audace et le risque, je les laisse, insensés, courir au devant du monde, plonger dans des eaux inconnues, embrasser l'époque et ses absurdités, je reste sur le bord, ce n'est pas seulement une métaphore, c'est une décision prise de longue date, à laquelle je me tiens.

Parce que déserte, la plage semblait grande, mais j'arrivais en moins d'une demi-heure à son extrémité, je vis le panneau des mesures, l'eau avait été testée, les tests étaient bons, le dernier filtrage datait de l'avant-veille, on procéderait à la fin du mois à une vidange complète du bassin, d'ici là, néanmoins, la baignade était possible, les données favorables.

Dans le monde où nous vivions désormais, « je ne me baigne pas dans une eau filtrée » n'était pas une phrase acceptable, « je hais les mers artificielles » l'était moins encore; je savais que lorsque tu paraîtrais, ta chair aurait été complètement rongée par les produits chimiques indécélables déversés dans le bassin pour assurer la qualité de son eau, et de ton blanc squelette, éclatant au soleil, tu t'avancerais vers moi et me tendrais la main, tu me dirais, encore, de te rejoindre, et de nouveau je déclinerais l'invitation.

« La vigilance et la méfiance sont deux choses distinctes » m'avait-on notifié avant mon renvoi, j'avais hoché la tête en signe de contrition, j'avais rassemblé mes affaires et quitté les bureaux, en refermant la porte derrière moi j'ai senti leur soulagement, comme un souffle de soulagement qui parvenait jusqu'à moi, j'ai senti le fardeau dont mon départ les allégeait, je ne portais pas ce fardeau: c'était moi.

Partir est toujours un remède, m'avait-on dit alors, le dépaysement permet de s'oublier soi-même, avait-on insisté, je n'ai pas expliqué qu'il me fallait un monde plus fort ou plus beau que celui dans lequel nous vivions, désormais, pour espérer m'oublier moi, ce monde-là de pacotille, ses tissus pastels et son eau douce ne faisaient pas le poids.

Notre mère, qui était humble et sage, a toujours su que mon orgueil me perdrait, à coup d'humiliations subtiles et de coups ne laissant aucune marque, elle a tenté de me le faire ravalier, mais ses tentatives furent vaines, son *aide* s'est perdue, je reste sur le bord, plantée, verticale, dans le sable d'une plage étrangère, je ne quitte pas mes vêtements et si tu ressors jamais de cette eau, si tu survis à la baignade je m'éloignerai de toi, car je ne veux pas que cette peau touche la mienne.

La nuit est tombée avec douceur, j'avais consenti à m'asseoir, je n'avais nulle part d'autre que ce rivage et personne d'autre que toi, l'obscurité était si profonde qu'elle semblait, elle aussi, artificielle, comme si on avait obturé l'ouverture du jour d'une étoffe parfaitement opaque, dans le noir une tension s'est relâchée, car on ne me voyait plus, se savoir invisible est une pensée apaisante, j'ai dû fermer les yeux brièvement, je me suis rappelé un autre bain nocturne, minuit au bord de l'Atlantique, les vagues et les cris, août

et ses étoiles, nos corps très jeunes et nus élançés vers la mer, plongés dans l'obscurité puis plongés dans l'eau noire, et quelques heures après nus, de nouveau, ce lit, cette eau entre mes jambes et ce garçon désirant, mais ne sachant comment s'y perdre. Il y viendrait pourtant, par la main puis tout entier, sans parvenir à m'emporter nulle part.

J'ai rouvert les yeux viens!, disais-tu, elle est encore meilleure.

L'eau était absolument immobile, le système de vaguelettes avait dû être désactivé, personne ne vient la nuit ici, sans doute personne ne se baigne jamais, ils savent, ceux d'ici, quel trou a précédé cette mer, ils en gardent peut-être la mémoire ou la crainte, ou simplement, ils n'ont aucune envie de venir se baigner, ce lieu qui n'est pas un lac ni non plus une piscine a tué leur envie; ce qui leur reste de temps libre, ils le passent dans leurs jardins à guetter le fruit sur la branche, ils caressent au retour du travail la bonne gueule de leur chien, l'encolure de leur cheval, la chevelure de leur épouse, ils n'ont d'autre désir que l'apaisement ou le repos et ce n'est pas même un désir, seulement un besoin.

Qui irait traverser un village pour venir au bord d'un cratère, et plonger dans son eau insipide, son eau très pure issue d'aucune rivière.

Toi qui viens de la ville, tu ne trouves pas l'idée incongrue. Tu ne crains pas non plus de disparaître, tu as une perception et une interprétation parfaitement saines et sensées des situations auxquelles t'expose le monde dans lequel tu vis, ton imagination n'est pas source de troubles ni d'inquiétude, tu épouses les inquiétudes de ton temps et tu ne connais guère de troubles, c'est cette claire insouciance qui m'a attirée vers toi, cette forme gracieuse d'une idiotie qui te rend parfaitement doué pour l'existence et pour la joie, quant aux raisons de ton attirance vers moi, nous savons toi et moi qu'elles doivent figurer noir sur blanc sur le contrat de surveillance tacite que tu as dû signer avec les autorités de notre pays, et nous avons choisi, toi et moi, de ne pas accorder à ce contrat plus d'attention qu'il n'en mérite.

Tu as pu sortir de l'eau sans que je m'en aperçoive.

La nuit tombée peut ne pas être une nuit.

Si je rouvre les yeux de nouveau, quelle heure sera-t-il et existeras-tu?

La vigilance continue empêche le sommeil malgré la nuit.

Il vient sur moi comme sur une proie et m'emporte.

A mon réveil c'est le noir toujours, mais tu es derrière moi, je sens ton corps froid et humide, bien que tu ne me touches pas, et ton souffle dans mon oreille, tu me parles sans interruption, je t'entends dans mes rêves encore comme un bruit sourd, notre conversation est infinie et puise dans mes forces profondes et m'épuise, ton corps humide et froid, massif, qui pourrait s'emparer de moi mais demeure aussi proche qu'on le peut sans se toucher, que l'eau soit bonne je n'en doute pas ce n'est déjà plus de cela que nous parlons, le sable sous mes ongles, microbilles synthétiques, la douceur du sable

de synthèse, le calme épais de l'eau plastique, le tissu du ciel comme une fresque peinte mais pour la nuit on s'est contenté de noir, un noir sans fond, sans étoile, sans lueur, sans déchirure bleu sombre; d'où je viens le ciel nocturne est agité aussi, le vent continue de souffler et la pluie vous traverse, sur la plage de mon souvenir heureux je me baignais seulement à la tombée du jour, lorsque tous déjà se rhabillaient et partaient, j'entrais dans l'eau très froide et j'y restais longuement, non pas tout droit vers l'horizon avec vigueur, comme on voit faire ceux de là-bas, mais avec une lenteur réfléchie, une *méthode* éprouvée, les chevilles d'abord jusqu'à ce que les pieds s'habituent, puis à chaque pas une station prolongée, une marche parallèle au bord, peu à peu l'eau guère plus fraîche que le corps, la coque rouge et la croix du mât m'étaient un but, le soleil déclinait je sentais sa tiédeur, nous respirions, nous respirions profondément, les mains s'obstinent à rester bleues il faudra les convaincre.

Tu devrais goûter à l'eau d'ici. On entre sans effort. C'est offert. C'est offert et c'est délicieux. J'en sors mais j'y retourne. Viens avec moi. Ne t'obstine plus sur ton bord. Tu te complais à être celle qui regarde de loin. Nous savons que tu te complais. Lorsque tu as vidé ton bureau tu as laissé derrière toi un groupe de collègues soulagés, que ta présence oppressait. Non parce que tu savais ce qu'ils ne voulaient pas voir. Mais parce que tu croyais savoir. Tu croyais savoir et voir. Tu diffusais autour de toi la certitude toxique que ce monde n'est pas bon. Tu veux nous inoculer cette certitude, nous en convaincre, mais nous savons bien, comme toi, que l'avenir est fragile, que notre vie n'est pas la meilleure. Nous sommes sensibles, comme toi, et informés. Tu prends pour idiotie notre courage. Nous savons que ce monde n'est pas le bon mais nous venons chaque matin travailler, nous nous baignons dans des mers artificielles parce que les autres nous sont inaccessibles. Nous pleurons secrètement ce que nous avons perdu, nous aussi, nous nous en souvenons. Mais nous n'avons pas renoncé à vivre. Tu devrais goûter l'eau, avec moi, me suivre dans l'eau comme tu m'as suivi jusqu'ici, puisque tu m'as suivi jusqu'ici, tu devrais prendre la main que je te tends, venir nager à mes côtés, respirer du même souffle que moi.

(Dis-moi pourquoi toujours quand tu me parles ta voix pénètre à l'intérieur de mon oreille comme une chose fluide écoeurante étrangère et pourquoi malgré tout je veux toujours que tu me parles.)

J'ai nagé jusqu'à la coque rouge sombre. Je m'étais entichée de ce petit navire. Il était là humble et glorieux dans les dernières lumières du soleil. Je ne sais pas exactement où résidait sa beauté. Je l'aimais. Je l'aimais lorsque je l'ai aperçu de loin, je l'aimais lorsque j'ai nagé vers lui, et plus encore lorsque depuis l'eau, j'ai levé la tête vers le mât, j'aurais pu toucher cette coque. Il y avait une sorte de bonheur dans l'équilibre de ses proportions, dans sa manière de se balancer doucement sur l'eau, dans cette petite anse de l'île, une sorte de bonheur qui ressemblait précisément à celui d'être ici, dans cette petite anse de l'île. Je me suis allongée à la surface je le voyais toujours, la croix du mât haute dans le ciel, comme pour l'imiter, moi aussi, j'ai mis les bras en croix.

Tu peux user de toutes les séductions, il n'y a pas moyen: je n'irai pas.

Ce qui me retient c'est l'absence d'odeur. Ce n'est pas par conviction que je reste sur le bord. Ni même par obstination. C'est seulement parce que d'instinct: je ne peux me baigner dans une eau inodore.